



On appréhende chaque année cette période de *techouva*, et plus encore son point d'orgue, Yom Kippour. On se dit 'Il faut bien passer par là, remettre les pendules à l'heure... *Soucoth* qui approche me redonnera de la joie'.

Pourtant, mieux comprendre la beauté de cette période nous permettrait, au contraire, de la languir. De désirer cette possibilité de retour à la proximité et à l'authenticité qui nous est offerte.

Le mot *techouva* signifie en effet 'revenir' - revenir à la maison, chez soi, dans un endroit que l'on connaît. Un peu comme une femme mariée qui viendrait passer un court séjour chez ses parents, dans cet endroit qu'elle connaît bien, qui lui est si familier que ce voyage en devient, par là-même, un retour à soi.

Au cours de l'année, nos *klipot* – nos écorces – cachent notre véritable personne. Le jour de Kippour nous permet de les retirer. D'ailleurs, par définition, une écorce est superficielle.

Rav Moshé Shapira précise que le mot '*lekhaper*' signifie nettoyer. Nous comprenons de là qu'à Kippour, il suffit de réparer la superficie, d'enlever l'écorce. Comme si on passait un simple chiffon sur un meuble sale. Cela suffirait-il à faire disparaître les rayures qui s'y sont déposées avec le temps ? Sans doute pas, et là est tout l'enseignement : nos failles, nos rayures ne nous définissent pas.

Ce ne sont que des taches superficielles qu'un coup de chiffon suffirait à effacer. Cela dit, encore faut-il les voir !

Arrêtons-nous un instant sur cette mode présente depuis quelques décennies, celle de porter des jeans troués. Si l'on a grandi avec l'idée que les habits troués sont beaux, on ne peut pas d'un coup les recoudre, puisqu'on pense le trou comme une partie de l'habit et non comme un défaut. Commençons donc tout d'abord par repérer ce qui est détérioré. Kippour sert aussi et d'abord à prendre conscience de ce qui est abimé.

Il y'a une origine unique à toutes nos destructions et erreurs. Elles prennent toutes leur source dans le premier évènement tragique de l'histoire d'Israel.

La première faille d'Israël en tant que peuple a eu lieu le 17 Tamouz lorsque, ne voyant pas Moshé redescendre au bout de 40 jours au Sinaï, Les Bnei Israël décident de construire un veau d'or qui leur servirait de nouveau guide.

Peut-on imaginer pire trahison ? pire destruction ? pourtant l'histoire d'amour qui se profilait entre H' et Son peuple semblait si parfaite

Là, c'est la catastrophe : '*Laisse-Moi maintenant, que Je M'énerve contre eux, les anéantisse, et fasse de toi une grande nation*' [Shemot 32 :10]. Moshé descend aussitôt du Sinaï et détruit les premières Tables de la Loi. C'est trop tard, la chose est déjà cassée, qu'attendre de plus d'Israël ! Et pourtant, Moshé ne cède pas. Après avoir réprimandé le peuple, il remonte le Sinaï et prie 40 jours en faveur des Bnei Israël. Il émet alors toutes sortes d'arguments auprès d'Hachem pour Le faire changer d'avis et redonner une chance au peuple.

Le 1^{er} Eloul, Moshé remonte au Sinaï pour recevoir les deuxièmes Tables : c'est la période du *ritsouy* – de la réconciliation, où Hachem accepte de revenir en arrière.

A tel point qu'Hachem lui dit : '*Taille pour toi deux tables de pierre, comme les premières, et J'écrirai sur ces tables les paroles qui étaient inscrites sur les premières*' [Shemot 34 :1]. A l'instar de ce qu'Il annoncera à Moshé après la faute des explorateurs : '*J'ai pardonné selon ta demande*' [Bamidbar 14 :20]. **Rien n'est irrémédiable, tout se répare.**

Rav Moshé Shapira z''l explique que Kippour constitue l'issue d'un long processus de réparation qui démarre le 17 Tamouz au moment de la pire des destructions.

Cela apparait clairement dans le Tour (livre de codification de la loi juive antérieur au shoulhan haroukh) qui présente à travers les différentes *haftarot*, une continuité et un processus précis qui démarre au moment de la brisure et se termine à Kippour.

Qu'est-ce qu'une *haftara* ?

Chaque Chabat matin, juste après la lecture de la Torah, nous lisons l'extrait d'un des livres des Prophètes. Ce passage est toujours en lien avec la *paracha*, mais aussi avec la période de l'année.

A ce titre, les trois *haftarot* lues après le 17 Tamouz s'appellent *chlocha depour'anouta* – les trois du malheur. Elles se terminent avec le 9 Av, qui marque le point de départ de sept autres *haftarot* –

les *shiv'a denehamata* – les sept de consolation, dont la première débute par ‘*Consolez, consolez mon peuple*’ [Ish’aya 40 :1]. Enfin, deux *haftarot* au sujet de la *techouva* marquent la fin de ce processus.

La première est lue le Chabat juste avant Kippour : ‘*Reviens, Israël, jusqu’à ton D.*’ [Hoshe’a 14 :2], et la deuxième... pendant le jeûne de Guedalia.

דַּרְשׁוּ ה', בְּהִמְצָאוֹ; קְרְאוּהוּ, בְּהִיוֹתוֹ קְרוֹב - *Cherchez le Seigneur pendant qu'Il est accessible! Appelez-le tandis qu'Il est proche! (Isaïe 55 :6)*

Étonnant... Ainsi, explique Rav Moshé, la condition sine qua none pour réussir notre *techouva* est de passer par le jeûne de Guedalia. Pourquoi ? Ce jeûne a lieu le lendemain de Roch Hachana, juste après Rosh hashana et avant Kippour. Que renferme-t-il ?

Cet évènement ne se situe pas ici par hasard. Il contient un enseignement fondamental concernant notre capacité de réparation.

Remontons pour cela dans le temps, en -586, un an après que Nabuchodonosor, roi de Babylonie, ait détruit le premier Temple de Jérusalem, celui construit par le roi Salomon. Le capitaine de garde de Nabuchodonosor, Nabuzaradan, surnommé ‘roi des assassins’ par les prophètes, sélectionne des milliers de juifs notables pour les déporter en Babylonie. Il en a besoin pour faire fleurir l’économie de son pays, pour qu’ils y créent des starts up, des méthodes agricoles novatrices...

Il ne reste alors en Israël que des juifs simples et pauvres, au nombre de 6000. Nabuchodonosor ne voit pas d’intérêt à les déporter, il décide de les laisser en Israël. A une condition cependant : un responsable juif, nommé Guedalia ben akhikam, doit les superviser. Accompagné par le prophète Jérémie, Guedalia se donne pour mission de redonner espoir au peuple qui reste. Il est le premier résilient juif, bien avant Cyrulnik !

Il les pousse à retourner dans les champs, travailler la terre et construire pour se reconstruire. Les juifs démontrent leur résilience et ressortent la tête de l’eau au point qu’un festin s’organise le jour de Roch Hachana. Et là, un nouveau malheur s’abat sur ces irréductibles 6000 juifs : un juif antisémite, Ichmael ben Netanya, assassine Guedalia. Un coup de massue physique sur le chef Guedalia et psychique sur le peuple.

Comment désormais se relever ? Et est-ce même possible ?

Rappelons un grand principe dans notre qualité de peuple d’Israël. Lorsqu’Hachem envoie quelque chose contre le peuple, Il ne les détruit **jamais** à la racine. Il reste toujours quelque chose. Le texte de Jérémie parle de שארית ישראל – ce qui reste d’Israel. Des milliers de juifs sont exilés en Babylonie et laissent derrière eux leur terre ancestrale, mais une minorité demeure en Israël !

Alors oui, quand une relation s’altère, on peut la jeter à la poubelle comme un vieil objet cassé. On peut abandonner son couple, ses amis, ou pire, s’abandonner soi-même. Après tout, recoller les morceaux laisse toujours des traces de colle et des signes de brisures peu esthétiques.

Et puis à partir de quoi réparer nos liens abimés ? La réponse est dans notre propos précédent : à partir de ce qui reste. Car il reste toujours. Ce principe s’applique d’ailleurs en thérapie, qu’elle soit de couple ou individuelle. Pour reconstruire le lien, on s’appuie sur les ressources qui lui restent et on les amplifie.

Si on signifie lors du jeûne de Guédalia ce tragique assassinat c’est pour que l’on prenne bien conscience que nous portons en nous cette graine de folie qui nous pousse à détruire de nos propres mains ce qui reste encore ! Réparer ce qui est abimé est si peu esthétique que bien souvent, on aura tendance à continuer la destruction au lieu de préserver précieusement ce qui demeure encore et dont on pourrait se servir pour reconstruire !

« *Appelez-le tandis qu'Il est proche* » dit le prophète dans la *haftara* de Guédalia . Sachez attraper une main qui est tendue, sachez saisir les opportunités quand elles se présentent ! ne jetez pas ce qui n’est pas suffisamment esthétique !

Après le veau d’or, la ressource qui nous maintient est le *Chofar*. On le sonne à Roch hachana parce qu’il prouve le lien indéfectible créé lors de la révélation divine au Sinai. Ces *kolot oubrakim* – voix et tonnerres – nous sont familiers, ils nous ramènent au temps d’avant la faute, lorsqu’on se tenait debout tels des anges et écoutait Hachem Se révéler à nous.

Le jour de Roch hachana, la possibilité-même de réparer a été détruite à travers l’assassinat de Guedalia. Dans *Hilkhot Ta’anit*, Rambam écrit ‘*la braise d’Israël a été éteinte*’ – *nikhbet ga’helet israel*. Pourquoi ce terme ‘braise’ ?

Après un barbecue, il reste toujours un peu de charbon. On sait qu'il ne faut surtout pas le mettre aussitôt à la poubelle car il risque de prendre feu. Une braise est un feu en apparence éteint qui peut se raviver. D'ailleurs en soufflant sur le charbon, des lumières apparaissent qui peuvent faire rejaillir un feu. L'ancien feu. 'On a vu souvent rejaillir le feude l'ancien volcan qu'on croyait trop vieux' disait Brel.

Pour réussir notre *techouva* à Kippour, une condition nécessaire mais aussi suffisante est de partir à la recherche de nos braises. De notre *Chofar*. De notre *Guedalia*. Comment ?

J'entends beaucoup trop souvent des jeunes femmes me dire qu'elles regrettent d'avoir si « facilement » divorcé. Qu'elles auraient tant voulu être préparées au mariage et à ses défis en amont afin d'éviter de détruire les braises de l'ancien volcan.

Je voudrais vous raconter une histoire concernant le rabbi de Némirov qui parle de braises, de feu, de l'intensité de *kédousha* qui se trouve en toute personne et que nous devons révéler à Kippour :

« A l'approche du jour du Pardon, chaque matin, à l'heure des prières, le fameux Rabbi de Nemirov disparaissait : pas moyen de trouver sa trace ! Il n'était nulle part : ni à la synagogue, ni au *bet ha-midrash*, encore bien moins chez lui. Où est le Rabbi ? Où voulez-vous qu'il soit ? Au ciel, sans doute ! Avant le Grand Pardon, un Rabbi n'a-t-il pas des tas d'affaires à régler avec Dieu ? Qui prendra la défense des Juifs, si ce n'est le Rabbi ? Ainsi pensaient les fidèles. Mais voici qu'arrive un Juif d'un village voisin Et il RIT ! Notre homme se met à démontrer, à discuter : ses arguments mettent les fidèles hors d'eux-mêmes !

Mais où est le Rabbi alors ? notre homme se propose de découvrir la chose. Le soir même, tout de suite après la prière du soir, il se glisse dans la chambre du Rabbi, se couche sous son lit et attend. Il a résolu de passer toute la nuit là pour savoir ce que le Rabbi fait le matin, à l'heure des prières de *Selihot*. A l'aube, il entend le veilleur qui appelle les fidèles aux prières. Le Rabbi ne dort plus depuis longtemps. Enfin, il se lève. Tout d'abord, il fait ce que tout Juif doit faire... Puis il ouvre l'armoire à vêtements et en sort un

paquet... Il le défait, ceux sont Des habits de paysan : une blouse et un pantalon de toile, un pardessus grossier, des bottes, une grande casquette avec la large mentonnière de cuir fixée par des boutons de métal. Le Rabbi endosse ces vêtements là. De la poche de sa blouse pend un bout de grosse corde... Un vrai paysan ! Le Rabbi sort : l'homme le suit. Avant de quitter la maison, le Rabbi passe à la cuisine, se penche, prend une hache rangée sous un lit, la passe dans sa ceinture et sort. Près de la ville s'étend un bois. Le Rabbi, y pénètre, fait encore une trentaine de pas et s'arrête devant un petit arbre.

Et l'homme qui le suit est saisi d'étonnement lorsqu'il voit le Rabbi prendre sa hache et en frapper l'arbre. Il voit le Rabbi cogner et cogner ; l'arbre grince et gémit, enfin il s'abat ; le Rabbi en fait des bûches, puis il fend les grosses bûches pour en faire des petites. Il en fait un tas, le lie avec la corde qu'il a dans sa poche, jette tout le paquet sur son dos, remet sa hache dans sa ceinture, sort du bois et se dirige vers la ville. Dans une petite ruelle, il s'arrête devant une pauvre maison délabrée, et il frappe à la fenêtre.

- Qui est là ? demande une voix effrayée.

- Moi.

- Qui "moi" ? demande la voix.

Et le Rabbi répond encore, en ukrainien :

- C'est moi, Vassile.

- Quel Vassile ? Et que veux-tu, Vassile ?

- J'ai du bois, dit le prétendu Vassile, j'ai du bois à vendre ! Très bon marché ! Presque pour rien ! Et sans attendre la réponse de la Juive, il entre dans la maison.

A la lumière grise de l'aube, il voit une pauvre chambre, des meubles misérables. Dans son lit, une Juive malade est couchée, couverte de chiffons, et elle dit, d'une voix amère :
- Du bois à vendre ? Et comment puis-je l'acheter ? Je n'ai pas d'argent, je suis une pauvre veuve !
- Je te le laisserai à crédit ! répond le prétendu Vassile. Cela ne te coûtera en tout que 3 kopecks !
- Où les prendrais-je ? gémit la pauvre Juive.
- Pauvre femme ! Vois : tu es une pauvre Juive malade, et moi je te cède à crédit ce paquet de bois, je te fais confiance ; et toi, qui as un Dieu si puissant, si grand, tu n'as pas confiance en Lui... Tu n'as pas assez de foi pour croire qu'Il t'enverra un jour trois misérables kopecks pour payer ces quelques bûches ?

- Et qui m'allumera mon feu ? geint la veuve. Ai-je la force de me lever ? Mon fils travaille loin d'ici.
- Je vais te l'allumer, dit le Rabbi.
Et, tout en mettant le bois dans le poêle, le Rabbi gémit et dit le premier verset des prières de Selihot. Puis, quand il a allumé le feu, et que le bois s'est mis à brûler gaiement, il dit, d'une voix plus enjouée, le deuxième verset... Il a dit le troisième verset quand le feu eut bien pris et qu'il eut baissé le tablier... Et plus tard, quand un fidèle racontait que le fameux Rabbi, à l'époque des prières de Selihot, montait au ciel, tous acquiesçaient et ajoutaient : oui au Ciel, et même plus haut encore ! »

Nous sommes tous porteurs de braises. Faisons alors ce travail indispensable à la réparation : chercher ce qui reste, ce qui fonctionne encore, visualisons les plus belles parties de nous même et des autres afin d'amplifier ces talents et fabriquer un monde plus beau.

Puisons dans nos albums, à la recherche de nos photos de mariés, d'amis, de famille.

Cherchons dans nos plus beaux souvenirs. Relisons les lettres écrites par nos enfants petits avec leurs belles fautes d'orthographe : « maman je t'embrasse tu es la plus belle du monde entier » et réalisons que l'adolescent aujourd'hui insolent est aussi ce petit bout tendre et affectueux.

Rétablissons le lien en lui montrant même cette lettre et lui disant qu'on l'adore ! Essayons de comprendre l'autre dans sa complexité pour tenter de pardonner. Si on a été profondément offensée, prions pour la personne qui nous a lésé, car quelqu'un qui blesse est quelqu'un de blessé. Essayons de comprendre notre propre complexité aussi, pour nous pardonner et être plus indulgent avec nous-mêmes. Ciblons nos regrets, nos messages.

Lorsqu'on s'adresse à Hachem dans la prière de Kippour, on dit : 'sela'h lanou avinou, me'hol lanou malkenou, kaper lanou dodenou'. Pourquoi ces trois formulations différentes pour dire la même chose : 'Pardonne-nous' ?

Ici se situent en réalité trois niveaux de prise de conscience. Le premier, sela'h, consiste à réaliser que l'autre existe. Sli'ha, dit-on après avoir bousculé quelqu'un dans la rue ou pour lui demander une direction sur la carte. Car alors on

fait comprendre à l'autre qu'on l'a vu, qu'on le sait exister. L'appellation avinou – 'notre père' – lui correspondant, l'illustre d'ailleurs très bien : le père est celui qui nous crée. On ne peut pas ignorer sa présence ni son rôle.

Le second, me'hol, s'applique lorsqu'on rembourse un dû, par exemple. Alors on prend en considération les besoins de l'autre, ses demandes. C'est le terme malkénou qui lui correspond car le roi nous impose une certaine conduite.

Le troisième, kaper, va encore plus loin. Comme dans une relation amoureuse, il se rapporte à celui qui comprend les besoins de l'autre. Dodeinou signifie en effet notre bien aimé .

En accordant la kappara, je comprends le monde intérieur de l'autre, je sais pourquoi il le demande, et sais même anticiper ses besoins futurs. Franchir ces trois niveaux signifie qu'on sait que l'autre existe, qu'on le valorise mais que l'on s'est aussi sensibilisé à son monde intérieur.

En conclusion, rappelons que la valeur numérique de hasatan -השטן- est 364. 364 jours par an, le Satan a la possibilité de nous faire faillir. Le 365^e restant est le jour de Kippour.

C'est ce jour-là que se dévoile notre vrai visage, et non pas les 364 autres jours. D'ailleurs, le seul soir où les hommes prient avec le talith est celui de Kippour. Dans l'année, ils le portent uniquement le jour. Pourquoi cette feinte ? Car le soir de Kippour est diurne : les forces du mal ne l'atteignent pas, au point qu'il fait essentiellement jour ce soir-là.

Je vous souhaite d'emporter ce jour avec nous toute l'année, et que l'on prenne conscience qu'essentiellement, nous sommes comme ce 365^e jour, exceptionnelles.

Tsom kal à toutes !

Vos braises sont flamboyantes, faites en un magnifique feu !

Gmar Hatima Tova !

Mariacha Drai

SCANNEZ MOI !



essentielle

Zivoug – l'âme soeur de:

- Myriam bat Hava
- Hannah bat Sarah
- Esther bat Sarah
- Hanna Esther bat Rahel Myriam
- Ella Sarah Zamila bat Rahel Myriam

Réfoua chéléma – Guérison de :

- Hava bat Turquia
- Moche Nethanel ben Rachel
- Eden ben Hava
- Dvora bat Sarah
- Nina Simha bat Sarah Lea

Pour la réussite de :

- Michael Isaac ben Bella
- Julia Lisa bat Sonia
- Joshua David ben Julia Lisa
- Noah Abraham ben Julia Lisa
- Chalom ben Perla
- Eden bat Hava
- Yonathan Mordekhai ben Zamila
- Hanna Esther bat Rahel Myriam
- Ella Sarah Zamila bat Rahel Myriam
- Avraham ben Rahel

Pour l'élévation de l'âme de:

- Joseph Ben Mordekhai Halevy
- Claude Haï ben Paulette Daya
- Nelly Elisee bat Suzanne Rahel
- Josette Gnouna bat Lucie Simha
- Eric Arie ben Khamous Cardoso
- Rahel bat Simha